

H-France Review Vol. 16 (July 2016), No. 144

Ralph Albanese, *Racine à l'école républicaine, ou les enjeux socio-politiques de la tragédie classique (1800-1950)*. Paris: L'Harmattan, 2013. 292 pp. Sommaire, table des matières, notes et bibliographie. 29 € (pb). ISBN 978-2-343-01839-3.

Compte-rendu par Lise Forment, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3.

Ralph Albanese poursuit sa série des Classiques « à l'École républicaine », débutée avec « l'aimable Molière » en 1992. Après les figures du « bon La Fontaine » et du « grand Corneille » (en 2003 et 2008), c'est le « cas Racine » qui se trouve examiné dans ce quatrième opus.^[1] Pour analyser les enjeux socio-politiques de la tragédie classique aux XIX^e et XX^e siècles, le critique étudie en détail les commentaires consacrés au « classique par excellence » durant cette période. Comme dans les tomes précédents, le livre s'intéresse non seulement à la critique « exégétique » (érudite et journalistique), mais aussi aux manuels de l'enseignement secondaire. La confrontation des deux corpus permet à l'auteur d'analyser « la transformation de la critique universitaire en discours scolaire », la perméabilité des deux ensembles – plus difficiles à différencier que la table des matières ne le laisse penser –, ainsi que « la continuité du débat sur Racine : est-il moral ou immoral ? chrétien ou païen ? républicain ou monarchiste ? tendre ou cruel ? » (p. 16). Ces questions, rappelées en introduction, parcourent l'ensemble des commentaires que liste, résume et compare Ralph Albanese.

À travers cette étude de réception chronologique, le critique vise à dégager le rapport entre l'« exceptionnelle existence posthume » des tragédies raciniennes (p. 9) et les fondements de l'identité nationale française, construite et défendue comme « exception culturelle ». S'appuyant lui-même sur le parallèle obligé entre Corneille et Racine, il montre combien tous deux ont servi de « modèles éducatifs de rhétorique et de vertu pour de multiples générations » (p. 9). Le livre évoque la proximité entre les lectures idéologiques des deux œuvres, mais souligne surtout les écarts indéniables caractérisant leurs usages scolaires. L'une des conclusions les plus stimulantes de cette enquête réside dans le constat inattendu d'un certain « échec institutionnel » : alors que Corneille « est parvenu, dans la tradition exégétique, à incarner le patriotisme et l'imaginaire politique français », l'école de la Troisième République aurait failli « à laïciser Racine », les manuels reprenant les lectures les plus chrétiennes et monarchiques de son œuvre (p. 209).

Par analogie, le lecteur de Ralph Albanese est tenté de se livrer à la comparaison et en tire, malheureusement, un même constat d'échec. Peut-être parce qu'il y a une « difficulté réelle [à] enrôler Racine dans le canon des auteurs "républicains" » (p. 258), le critique échoue-t-il à démontrer ce qu'il présente pourtant comme une évidence : l'efficacité politique, pour « l'école républicaine », d'un « imaginaire racinien lié à un ensemble de valeurs institutionnelles (la clarté, la noblesse, le bon goût et l'élégance » (p. 10). Parallèlement, le présupposé d'une « déscolarisation progressive de Racine » aujourd'hui, qui ouvre et clôt la démonstration, paraît discutable : est-il si « évident que la connaissance du théâtre racinien recule depuis 1968 » ? Il est en tout cas imprudent d'affirmer que Racine a été « écarté de la littérature scolaire », ou purement et simplement « déprogrammé » (p. 250-251). Que sa présence soit moins précoce ou systématique, qu'il y ait eu « désacralisation », « dé-canonisation », ou

que sa lecture suscite chez les lycéens actuels un « sentiment d'étrangeté irrémédiable » (p. 252), n'empêchent pas son enseignement – bien au contraire.

Mais revenons au trajet critique du livre, et commençons par reconnaître le remarquable travail de synthèse sur lequel il s'appuie. L'ouvrage s'inscrit dans la lignée des productions les plus récentes en socio-critique et en histoire de l'éducation. Ralph Albanese circule dans une riche bibliographie et mentionne toujours les auteurs dont il est redevable. Les dernières biographies de Racine nourrissent moins ce travail – et c'est bien logique –, que les ouvrages sur la réception de ses tragédies [2] ou, plus largement, la place occupée par la littérature du xvii^e siècle dans les programmes du lycée. Les livres fondateurs d'André Chervel, Violaine Houdard-Mérot, Martine Jey et Luc Fraisse [3] sont bien connus et exploités par Ralph Albanese, qui les prolonge par un effort personnel et conséquent de lecture et de résumé des corpus exégétique et pédagogique envisagés. Là, réside sans doute le principal apport de ce *Racine à l'École républicaine* : loin de se limiter aux grands maîtres de la critique universitaire et scolaire du xix^e siècle, Ralph Albanese parvient à mettre au jour tout un « réseau de lectures critiques qui s'opposent et se complètent » (p. 253).

L'étude diachronique et la concentration progressive de l'analyse sur les débats idéologiques de la Troisième République sont précédées par trois entrées en matière, d'intérêt variable. Un avant-propos présente ce livre comme le pendant de l'ouvrage sur Corneille et signale d'emblée que les manuels s'appliquent à extraire des tragédies raciniennes « une série de leçons » morales, soit « sur le désordre entraîné par l'amour-passion », soit sur « les vertus féminines » (p. 10) : « le sacrifice » idéalisé par Iphigénie ou Monime, ou « l'idéal maternel et la fidélité conjugale » représentés par Andromaque. Ralph Albanese déplore surtout le changement de « paradigme culturel », qui renvoie l'héroïsme cornélien et « la belle langue de Racine » à des valeurs surannées (p. 11). Cet engagement du critique contre la « désaffection » dont souffrirait Racine aujourd'hui n'est pas condamnable en soi, mais il jette un trouble dans l'esprit du lecteur, qui s'interroge sur la visée du livre à venir : s'agit-il, comme indiqué plus loin, de montrer comment s'est construit et transmis « un lieu de mémoire » (p. 16) ? Ou bien s'agit-il de le *défendre*, voire de le *restaurer* ? Vouloir « mettre en lumière le contexte idéologique de ces lectures de même que les vues stéréotypées et normatives de multiples commentateurs » (p. 16), est-ce *déconstruire* le mythe Racine, ou bien *prolonger* l'écho de cette « norme socioculturelle » (p. 17) dans une France « post-68 », dont l'unité identitaire apparaît « en voie de dissolution » aux yeux de l'auteur (p. 253) ? Ni l'introduction, qui expose la méthodologie et le projet métacritique de l'ouvrage, ni le premier chapitre, qui décrit de manière assez topique la place de Racine et de la tragédie classique dans « le contexte socioculturel et historique » des xvii^e et xix^e siècles, ne permettent de lever cette ambiguïté.

Le livre progresse ensuite de manière chronologique, en croisant des chapitres consacrés à la critique exégétique et des chapitres centrés sur les manuels scolaires. Quoique Ralph Albanese s'intéresse avant tout aux années 1880-1950, celui-ci commence son enquête en amont, en synthétisant dans le deuxième chapitre les principales lectures raciniennes depuis la Révolution jusqu'au Second Empire (de La Harpe à Taine, en passant par Sainte-Beuve, Nisard et Saint-Marc Girardin pour les plus connus). Le troisième chapitre se concentre ensuite sur « la vulgate républicaine » développée par la critique universitaire et journalistique entre 1880 et 1920, et s'attarde notamment sur le cas emblématique de Gustave Lanson. Celui-ci illustre, par sa pratique polygraphique, le système de vases communicants que constituent alors les critiques érudite, dramatique et scolaire. Non seulement les ouvrages de Lanson ont une « finalité pédagogique » (p. 115), qui lie étroitement exégèse et vulgarisation, mais le fondateur de l'histoire littéraire scientifique « se soucie également d'adapter l'enseignement du français aux impératifs d'une société démocratique » (p. 116). [4] Le progressisme de Lanson s'oppose au classicisme étroit de Nisard et Brunetière, ainsi qu'au « chauvinisme nationaliste de Maurras » (p. 115), dont plusieurs émules sont nommés et commentés par Ralph Albanese dans le sixième chapitre. Cette dernière section prolonge, au-delà de la Première Guerre mondiale, l'exploration des usages politico-idéologiques de Racine, et se concentre particulièrement sur les années trente : semble alors achevée l'instrumentalisation du premier

des classiques par la droite nationaliste, contre laquelle s'insurgeront Roland Barthes et la nouvelle critique évoqués en conclusion.

En passant outre l'impression d'une lecture quelque peu fastidieuse, laissée par des exposés qui se suivent et se ressemblent, on rencontre des pépites méconnues. Pour la période 1880-1920, on retient l'interprétation républicaine du théâtre racinien par Jean Larocque (p. 90-94), ainsi que la mission éducative et patriotique confiée au Théâtre de l'Odéon, qu'exemplifient les trois conférences résumées par Ralph Albanese (p. 127-131). Pour la période 1920-1950, on remarque le « seul point de vue féminin sur le dramaturge parmi les auteurs considérés dans cette étude » (p. 222) : celui de Marthe de Fels, résolument féministe et royaliste. On note également l'importance, en 1939, du tricentenaire de la naissance de Racine : à l'occasion de cette commémoration, paraissent plusieurs numéros de revue spécialement consacrés à Racine, dont sont extraits divers articles commentés dans le livre. En revanche, on s'interroge sur l'intégration de trois critiques suisses (Rambert, Vinet et Rheinwald) et d'un professeur britannique (Turnell) dans le florilège proposé par Ralph Albanese. Il y aurait un bénéfice certain à faire entendre, dans ce concert nationaliste, quelques voix dissonantes et dissidentes, mais le critique fait précisément remarquer que « ces érudits s'en tiennent en gros à l'ensemble des perspectives critiques adoptées par les universitaires français » (p. 15). Il aurait sans doute été plus opportun d'accorder quelques pages, par exemple, à l'extraterritorialité d'Henri Peyre.[5]

L'exposé souvent paraphrastique et non hiérarchisé de ces différentes exégèses trouve, en réalité, sa justification et son utilité dans la lecture des quatrième et cinquième chapitres dédiés aux manuels scolaires. Ralph Albanese montre bien, alors, comment le discours érudit d'un Taine, d'un Nisard ou d'un Brunetière s'égrène en une multitude de sujets de composition, portant principalement sur le parallèle Corneille / Racine (pp. 133-135). La fortune de Racine reste incontestée des premiers manuels parus au xviii^e siècle (Charles Rollin et l'abbé Batteux), jusqu'aux ouvrages de Daniel Mornet, en passant par quelques *best-sellers* éditoriaux (Géruzez, Doumic, des Granges). Le quatrième chapitre insiste sur la valorisation, jusqu'en 1880, des tragédies bibliques, *Esther* et *Athalie*, puis sur les interprétations psychologisantes de Racine, lu comme un auteur réaliste ou naturaliste. Ni les changements politico-idéologiques ni les réformes pédagogiques n'entament la pratique anthologique du texte racinien : de l'enseignement rhétorique à l'histoire littéraire, prime la sélection de quelques morceaux oratoires ou lyriques, souvent isolés et décontextualisés. Si le manuel de Noël et La Place « témoigne, bien avant la Troisième République, de la volonté institutionnelle de trouver une identité française » élevée au rang de modèle universel (p. 142), les « morceaux choisis » après 1880 le sont, comme auparavant, pour leur exemplarité rhétorique ou morale.

C'est finalement l'absence de solution de continuité qui retient l'attention du lecteur dans l'ouvrage de Ralph Albanese, au point que l'on peut s'interroger sur la pertinence du plan adopté : si les variations sont infinies d'un discours critique à l'autre, elles semblent infimes, quelles que soient la date et la nature – exégétique ou pédagogique – des textes commentés. Qu'il y ait, dans cette impression de ressassement, un effet important de la vulgarisation ou une marque de l'échec à laïciser Racine, c'est certain. Mais à la lecture de l'ouvrage, un doute demeure : l'aplatissement des différences n'est-il pas le fait du critique lui-même et des filiations qu'il cherche à tracer ? Ralph Albanese a beau marquer les écarts entre un Racine moral et un Racine immoral, entre un Racine chrétien et un Racine païen, entre un Racine républicain et un Racine monarchiste, entre un Racine tendre et un Racine cruel, il laisse en réalité peu de place aux querelles qui ont émaillé l'histoire de la réception racinienne. Étonnamment, et malgré son approche dite « socio-critique », il n'examine jamais de près les luttes et rivalités dans le champ intellectuel.[6] Plus largement, les textes ne sont guère replacés dans les séquences polémiques auxquelles ils appartiennent : il serait utile de rappeler que le livre d'Émile Deschanel (*Le Romantisme des classiques*) fit scandale et suscita de nombreuses réponses[7] ; il serait plus essentiel encore de mettre en évidence la place de Racine dans les querelles entre *La NRF* d'André Gide et les disciples de Maurras (l'article d'Henri Ghéon paru en 1911 s'inscrit par exemple dans ce débat).[8] Car, ce que ces querelles révèlent rejoint, nous semble-t-il, une autre conclusion que l'on pourrait tirer du livre de Ralph

Albanese, mais que celui-ci passe sous silence. Au-delà des multiples appropriations idéologiques, le « cas Racine » (autrement dit : les polémiques nées de sa réception à travers les siècles et – si l'on en croit le présent ouvrage – les difficultés inattendues que son im/amoralisme a suscitées pour l'école de la Troisième République) illustre, comme nul autre « Classique », la transmission problématique des textes littéraires en général, et des textes du passé en particulier. Littéarité et exemplarité ne font pas bon ménage, mais elles font ménage commun pour le meilleur et pour le pire.

NOTES

[1] Voir Ralph Albanese, *Molière à l'École républicaine : de la critique universitaire aux manuels scolaires. 1870-1914* (Saratoga, Calif.: Anma Libri, 1992); *La Fontaine à l'École républicaine : du poète universel au classique scolaire* (Charlottesville, Virg.: Rookwood Press, 2003); et *Corneille à l'École républicaine : du mythe héroïque à l'imaginaire politique en France. 1800-1950* (Paris: L'Harmattan, 2008).

[2] Ralph Albanese se réfère aux biographies récentes d'Alain Viala, Christian Biet et Georges Forestier. On peut mentionner, entre autres travaux sur la réception de Racine : Jean-Jacques Roubine, *Lectures de Racine* (Paris: Colin, 1971); Michèle Rosellini, « Inimitable harmonie : histoire d'un mythe de l'histoire littéraire, la poésie racinienne », in B. Louvat, et al., éd., *Racine poète* (Poitiers: La Licorne, 1999), pp. 277-295; N. Cronk, et al., éd., *La Réception de Racine à l'âge classique : de la scène au monument* (Oxford: Voltaire Foundation, 2005).

[3] Voir André Chervel, *Histoire de l'enseignement du français du xvii^e au xix^e siècle* (Paris: Retz, 2006); Violaine Houdard-Mérot, *La Culture littéraire au lycée depuis 1880* (Rennes: PUR, 1998); Martine Jey, *La Littérature au lycée: invention d'une discipline. 1880-1925* (Metz: Centre d'Études linguistiques, 1998); et Luc Fraisse, *Les Fondements de l'histoire littéraire. De Saint-René Taillandier à Lanson* (Genève et Paris: Champoin, 2002).

[4] Ralph Albanese rapporte ces mots de Lanson critiquant la place donnée à la littérature du xvii^e dans l'enseignement républicain : « C'est une absurdité de n'employer qu'une littérature monarchique et chrétienne à l'éducation d'une démocratie qui n'admet point de religion d'État. » (p. 116)

[5] On pense non seulement au célèbre *Qu'est-ce que le classicisme ?* (Paris: Droz, 1933), mais aussi à son article paru à l'occasion du tricentenaire : « Présence de Racine – Trois siècles après sa naissance », *The French Review* 13.3 (1940): 211-221.

[6] Certes, les positions institutionnelles et les tendances politiques sont mentionnées, mais peu exploitées. Quelquefois elles sont même omises. Sauf erreur, c'est le cas pour Larocque, Deschanel, Robert, Charmet, Dumas, Fernandat, Fonsny, Lobet et Brisson.

[7] Voir Émile Deschanel, *Le Romantisme des Classiques* (Paris: Calmann-Lévy, 1884), et le commentaire que Ralph Albanese fait de cet ouvrage (pp. 94-97).

[8] Voir Henri Ghéon, « L'exemple de Racine », *La Nouvelle Revue Française* 26 (1911): 177-196, ainsi que les pages consacrées par Ralph Albanese à cet article (pp. 118-120). Ralph Albanese fait allusion à cette séquence polémique mais ne développe pas la mention : « Si le renouveau de l'œuvre de Racine sert le militantisme républicain des années 1880-1890 (cf. Brunetière et Lemaître), d'autres écrivains, tels Gide, Valéry et Mauriac, sauront aussi reconnaître la valeur artistique de la tragédie racinienne » (p. 49). Sur ce sujet, nous nous permettons de renvoyer à notre thèse de doctorat, soutenue à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 en 2015 : *L'invention du post-classicisme de Barthes à Racine. L'idée de littérature dans les Querelles entre Anciens et Modernes*.

Lise Forment
Université Sorbonne Nouvelle -- Paris 3
forment.lise@gmail.com

Copyright © 2016 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172